

Hubert Reeves

Intimes convictions. Tournai: La Renaissance du Livre, 2000

Entretien avec François Bon

pp.81-91

Ce qui fait la singularité de votre démarche, paradoxalement, ce n'est pas d'abord sa teneur scientifique. Vous ne donnez pas non plus des livres didactiques, ni de vulgarisation, au très haut sens du terme. Alors même qu'a tant grandi le besoin de tels livres, dans un tel bouleversement de nos représentations de l'univers et de la matière. Vous inventez un autre parcours, où il semble que le questionnement soit toujours à double sens: questionnement de ce dont on porte, et questionnement à rebours de soi-même mis en cause par la représentation bouleversée. Démarche donc tout autant philosophique, mais par le biais du livre: donc résolution par la langue, et dans la langue, de ce double questionnement. La première question, que je considère comme décisive pour mes pratiques propres, est donc la suivante: dans l'accès à ces représentations bouleversées, la difficulté que c'est d'échapper aux modes de pensée et de représenter acquis pour construire en soi-même le nouvel inconnu, est-ce que la langue intervient dès le moment où on s'affronte à l'inconnu, et comme barrage ou outil? Est-ce que la difficulté de penser neuf implique de bouleverser aussi la langue en soi-même?

Le langage de la science est un langage simple, dépouillé et sans poésie, qui utilise les mots les plus précis, les plus dépourvus d'ambiguïté. Il tente de s'appuyer sur la logique la plus rigoureuse et se méfie du subjectif et du pathétique. Il s'exprime de préférence par des équations mathématiques.

Paradoxalement, l'objectivité scientifique, qui dans sa démarche refuse la subjectivité, la retrouve pourtant au terme de son enquête. Les acquis de la science doivent leur "robustesse" au fait d'avoir éliminé toutes références aux états d'âme des chercheurs. Pourtant ils provoquent eux-mêmes des états d'âme. Confortablement installé dans un transat, j'aime arpenter la Voie lactée avec mes jumelles. Je visite les nébuleuses et les amas dispersés tour au long des Constellations. Associer mentalement ce que je sais et ce que je vois me donne le vertige. Le Petit Prince cherche avec nostalgie dans le ciel l'étoile d'où il vient. Si Saint-Exupéry avait vécu quelques années de plus (il est mort en 1944), il aurait appris que les atomes de son corps ont été formés dans les creusets stellaires. En ce sens, nous venons tous des étoiles. Grâce aux acquis récents de la recherche astronomique, nous pouvons maintenant nous situer dans l'histoire de l'univers et de son évolution. C'est ce vertige qui cherche les mots de son expression. C'est cette "représentation bouleversée" qui nous met en cause. à titre personnel et nous questionne en profondeur.

Le langage scientifique si efficace pour explorer le monde est parfaitement incapable d'exprimer notre émotion devant le monde. Le vertige de réaliser que l'histoire de l'univers est aussi la nôtre, que notre vie s'inscrit dans une trame qui contient aussi celle des galaxies, des étoiles et des atomes, s'exprime mal avec les mots propres de la science. Le lieu de ce manque se situe dans le champ de mes jumelles quand j'arpente la Voie lactée. Les concepts et les chiffres de l'astronomie sont étrangers au sentiment d'y retrouver les lieux de notre origine. D'où le besoin d'un langage plus riche, plus porteur d'affects pour l'exprimer.

Si je m'interroge à rebours sur mes écrits antérieurs, je rencontre une question-clef: qu'est-ce que ça me fait à moi d'avoir appris ceci ou cela?

C'est la charnière où le monde extérieur se noue au monde intérieur. Avant tout et surtout, ne jamais évacuer l'étonnement devant le Cosmos révélé par la science. L'étonnement dans sa forme la plus naïve, celui qui ne prend rien pour acquis. Chercher résolument à le réanimer sous les couches de cendres de l'habitude et de l'oubli. Laisser monter les mots que l'étonnement évoque. Cet exercice ramène dans sa nasse une brochette d'expressions et d'images spécifiques, généralement absentes des archives de la tradition scientifique.

Mettre le temps qu'il faut pour que les strates profondes, celles qui rejoignent le monde de la petite enfance, avec ses émerveillements et aussi ses angoisses, refassent surface et aient droit à la parole. Les longues promenades solitaires sous la voûte protectrice des arbres ont toujours été pour moi le lieu idéal de cette plongée intérieure.

La manière dont vos livres procèdent appartient strictement au mode d'appréhension poétique. C'est la langue qui monte vers les objets. Ce qu'il y a de spécifiquement novateur chez vous, c'est que vous lui offrez des objets neufs sans jamais accepter de laisser ces objets (l'univers ou la matière) dans leur gangue conceptuelle ou théorique. C'est notre pratique du monde habituel que vous éprouvez dans une représentation différée. Nous prenons à grand honneur que, pour cela, vous en appeliez à la langue dans son usage pur, par exemple en menant une réflexion dans la poésie ou par elle. Baudelaire paraît d'autant plus grand que c'est à lui qu'on en appelle quand, cent cinquante ans après lui, notre mental achoppe à nouveau à se représenter une limite du connu. La question évidemment ne se résoudra pas ici: mais quand la pensée doit autant se modifier, pour accepter le non-linéaire, accepter de manier des objets ou des représentations qu'elle sait ne pas coïncider complètement avec la réalité complexe et inconnue qu'ils désignent, que demandez-vous à la langue? Qu'est-ce que ceux de la langue, ceux à qui les scientifiques offrent tant, en leur affront de regarder à nouveau, ou de façon neuve, les étoiles et la nuit, ou un brin d'herbe, pourraient offrir en retour? Quelle serait la langue qu'il nous faudrait ensemble forger pour un dialogue collectif du récit à la science, là ou vous vous êtes déjà risqué seul?

La science, comme vous le dites, nous offre des "objets neufs" auxquels il importe de donner une épaisseur d'existence. Celle langue "qui monte vers les objets" est bien celle de Walt Whitman et de Saint-John Perse. En écrivant mon premier livre de vulgarisation scientifique, j'ai cherché longtemps un titre approprié. Le premier choix *L'Évolution cosmique* est précis et clair, mais aussi terne et plat. Paul Valéry m'est venu en aide. Les mots "patience dans l'azur" nous mènent bien au-delà. Il m'arrive souvent en lisant des poèmes de tomber sur une expression qui me touche. J'ai soudain l'impression que sa portée rejoint un thème de réflexion. Qu'elle jette un jour nouveau sur une région obscure de nos interrogations communes.

Comment dire notre perplexité devant cette nature tour à tour maternelle, indifférente, insensible et "rouge de griffes et de crocs", quand la froide logistique de l'efficacité heurte notre sensibilité, voire notre existence même. Et comment ne pas s'indigner devant la détérioration planétaire qui menace l'avenir même de la complexité sur la Terre.

Il y a plus à raconter sur le cosmos que ce qu'en disent le discours physique sur les atomes et les étoiles et le discours biologique sur la vie et les mutations génétiques. Un discours adapté doit "ratisser assez large" pour y intégrer les quatuors de Beethoven sans les réduire à n'être "que" ceci ou cela. Comment parler correctement de la réalité dans un langage qui par définition refuse d'être poétique. L'expression appropriée de ces sujets chargés exige une langue qui fasse écho aux réalités qu'elle veut englober.

Dans un poème, Walt Whitman décrit sa déception devant la pauvreté du discours scientifique face à la beauté de l'univers:

*Quand j'ai écouté le savant astronome,
Quand les chiffres et les preuves furent alignés
en colonne devant moi,
Quand on m'a montré les cartes et les
diagrammes pour additionner, diviser et
mesurer,
Quand, dans la salle de conférence, j'ai
entendu les applaudissements nourris des
auditeurs,
Combien, sans le comprendre, je me suis senti
fatigué et malade.
Jusqu'au moment où, me levant et me glissant
dans l'air humide et mystique de la nuit,
j'ai levé les yeux, sans un mot, vers les étoiles.*

Mon but est d'écouter ce que dit l'astronome mais aussi de regarder le ciel en silence, pour en parler autrement.

Si on cherche à rejoindre cette frontière mentale où la langue et la recherche scientifique peuvent interférer, on empiète rapidement sur le terrain même du récit. Les grands récits fondateurs, quelles que soient les civilisations et leur ancienneté, ont toujours inclus en eux une interrogation du ciel. En brisant l'image établie du ciel, on repousse la validité des mythes qui fondent nos civilisations. Comment percevez-vous ce problème? Évolue-t-on vers un monde capable de penser et de se conduire sans mythologie, ou bien avez-vous l'impression, par exemple dans l'instant même où vous écrivez, que peut-être, à construire les nouvelles représentations du ciel, on reconstruirait aussi, humblement et lentement, une reconduction de nos mythologies? C'est un réconfort de penser que des entreprises contemporaines – l'œuvre circulaire de Marcel Proust, le Finnegans Wake de Joyce où il invente de toutes pièces le mot "quark", bousculant en profondeur le récit – nous aident aussi à nous constituer de façon neuve dans la perception du monde. Mais on a toujours l'impression d'arriver dans un champ brûlé et que la recherche scientifique est déjà plus loin. Et on reste sur notre fin de nouvelles légendes qu'elle ne prend pas la peine de produire. Une autre forme de la question, plus simpliste: peut-on encore rester naïf devant le ciel? Comment faire pour que les légendes avancent avec la science?

Les grands récits fondateurs que vous évoquez ont toujours joué un rôle fondamental dans la structure et la cohésion des sociétés. En reliant les êtres humains à leurs ancêtres, à leur origine et, par-delà, aux personnages mythiques de leur Panthéon, ils avaient pour rôle de fonder et de justifier à la fois les valeurs morales et les lois du comportement.

À ces récits mythiques, l'astronomie contemporaine a substitué le récit scientifique de l'évolution cosmique. On s'étonne de retrouver de nombreuses analogies entre ces visions du monde. L'image, d'un chaos initial est fréquemment évoquée. Le magma torride du Big Bang n'est pas sans ressembler aux océans primordiaux décrits dans de nombreuses traditions. Dans ces récits, grâce à la présence d'un élément organisateur (l'œuf cosmique, un oiseau), l'ordre émerge du chaos. Dans la Bible, par exemple, l'esprit de Dieu qui planait sur les flots sépara la lumière et les ténèbres et "vit que cela était bon". Le Dieu des chrétiens est l'organisateur du monde, le législateur universel et la norme des valeurs.

À première vue, rien de semblable ne semble émerger du récit de la science moderne. Les lois de la physique, qui assurent l'édification de la complexité cosmique au cours des âges, sont étrangères aux notions de "bien" et de "mal". Le récit scientifique n'a pas de portée moralisatrice. Le ciel nous paraît aujourd'hui comme le lieu d'un grand "vide juridique". L'homme moderne areligieux est acculé à réinventer ses valeurs. En cet âge qui voit renaître le capitalisme sauvage et la purification ethnique, la question est loin d'être purement académique.

Mais un second regard sur le récit cosmologique de la science moderne peut nous le faire voir d'une façon différente. L'être humain y découvre sa vraie place. Il n'est pas, comme il l'a cru longtemps, le centre de l'univers. Sa véritable mesure ne se situe pas sur le plan de la géométrie mais sur le plan de la complexité. Dans ce vaste mouvement de l'organisation à l'échelle cosmique, notre existence implique l'opération des galaxies, des étoiles et des planètes. Aujourd'hui, la biosphère est le lieu de cette évolution. Mais son avenir est menacé par notre interaction destructrice.

Une femme enceinte se sent responsable de son enfant, elle se comporte de façon à favoriser son développement. De même, l'avenir de la complexité sur la Terre dépend de nous. Dans cette optique, les conditions que sa survie et son épanouissement exigent (éducation, liberté, respect de l'environnement) sont les "valeurs" désignées par le récit scientifique. La cosmologie rejoint l'écologie. La prise de conscience du phénomène de la croissance de la complexité cosmique apporte un appui de poids aux préoccupations écologiques contemporaines.